

Colson Whitehead

Sag Harbor

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Serge Chauvin*



ARCADES
GALLIMARD



Benji's Sag Harbor



DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'INTUITIONNISTE

BALLADES POUR JOHN HENRY

APEX OU LE CACHE-BLESSURE

LE COLOSSE DE NEW YORK

ZONE 1

COLLECTION
ARCADES

COLSON WHITEHEAD

SAG HARBOR

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Serge Chauvin*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

SAG HARBOR

Copyright © Colson Whitehead, 2009.

Tous droits réservés.

© Éditions Gallimard, 2014, pour la traduction française.

Carte dessinée à la main par Virginia Norey.

Pour Maddie

*Du concept d'infini
appliqué à la patinoire*

Il fallait d'abord régler les questions de sortie. Quand est-ce que t'es sorti? Demander ça, c'était frimer, même si tous ceux auprès de qui on pouvait se vanter avaient reçu le même cadeau, et l'avaient obtenu de la même manière. Le même soleil enveloppé de papier brillant, le même ciel doux et bienveillant, le même chemin de gravier qui tôt ou tard vous écorchait. C'était dur de ne pas croire que ça vous appartenait plus qu'à quiconque, que c'était fait pour vous, que ça attendait votre venue depuis toutes ces années. Tout le monde ressentait la même chose. La simple gratitude d'être là, dans cette chaleur, après une année en ville si longue et si lugubre. Quand est-ce que t'es sorti?, c'était le bruit de nos mâchoires qui claquent; on mordait à l'hameçon année après année, épinglés de pure joie dans le village de Sag Harbor.

Et puis il y avait la question suivante : Jusqu'à quand t'es de sortie? — et c'est alors que débutait la compétition. La réponse magique, c'était : Jusqu'à Début Septembre ou Tout l'Été. Sinon, on trahissait une infortune. Sortir seulement pour un week-end, en début de

saison, pour aérer la maison, balayer entre les lattes, ça allait. Mais ne sortir que pour un mois? Une semaine? Quel était le problème, des soucis d'argent? Soit, tout le monde avait des soucis d'argent, mais si ça parasitait Sag, c'est qu'on déconnaît grave. Sortir une semaine, un mois, c'était se laisser flouer par la vie. Quand on demandait : Jusqu'à quand t'es de sortie?, un nuage effaçait le soleil. La question traînait dans son sillage un effluve d'automne. Toute réponse envisageait la fin, la mort de l'été en son tout début. On attendait encore que la baie se réchauffe pour aller nager qu'on l'imaginait déjà prise par les glaces. Soudain, le début septembre n'avait plus l'air si loin.

La dernière question était mi-investigation mi-prière : Qui d'autre est de sortie? La saison avait commencé, nous en étions la preuve et l'instrument, mais rien ne pouvait vraiment démarrer avant que tous les joueurs aient pris leurs marques, dévalant les allées, tout en claquements de paumes. Les autres étaient nécessaires, et il fallait être averti. La personne debout devant vous en short saumon plissé disait, mettons : « Je lui ai parlé mercredi et il a dit qu'ils allaient sortir. » Ils étaient toujours les premiers à sortir : impensable de rater juin, comme si leur vie en dépendait. (Ce qui était vrai.) Quelqu'un lançait, mettons : « Leur pelouse est tondue. » Une pelouse tondue, c'était l'indéniable présage d'une villégiature imminente, aujourd'hui ou demain. « J'ai vu une voiture dans l'allée. » Encore mieux. Il n'était pas de plus grande vérité qu'une voiture dans l'allée. Une voiture dans l'allée, c'était une invitation à frapper à la porte pour s'attaquer sérieusement à l'été. Frappe à la porte,

regarde-la céder sous tes phalanges — une fois de sortie, la porte restait déverrouillée jusqu'à ce qu'on ferme la maison.

Une fois tout le monde sorti, on peut commencer.

Je m'appelle Ben. L'été 1985, j'avais quinze ans. Et mon frère, Reggie, quatorze. Quant à notre sortie, on était sortis ce matin-là, en une heure et demie pile, déjouant les embouteillages. Au cours de l'été, on entendait évoquer plein de tactiques différentes pour déjouer les embouteillages, ou du moins ruser avec eux. Il y avait ceux qui se barraient du bureau dès le vendredi en début d'après-midi, en glissant nonchalamment aux collègues la raison de leur départ pour jouir d'un peu de jalousie *light*. D'autres regagnaient la ville le dimanche en fin de soirée, pressant le week-end jusqu'à la dernière goutte de joie, de leurs mains beurrées de cacao. Ils s'arrêtaient manger un morceau et regardaient couler le lent torrent rouge par la vitrine du restaurant en traînant des lamelles de palourde dans leur sauce tartare — bientôt, bientôt, mais pas encore — jusqu'à ce que l'horizon se dégage.

Mon père avait une méthode simple et brutale : tailler la route à cinq heures du matin, ce qui faisait de nous les seules âmes qui vivent sur le Long Island Expressway, tentant l'évasion dans les ténèbres hantées. Régulièrement ma mère disait : « Il n'y a pas de bouchons », comme si c'était un miracle. En fait, il ne faisait pas vraiment noir, les aubes de juin attaquent sans prévenir, mais c'est toujours ainsi que je me remémore ces départs — la mémoire a sa palette, et brosse à gros traits. Si j'ai ce souvenir-là, c'est peut-être parce

que j'avais presque toujours les yeux fermés. Le secret de ces expéditions matinales, c'était de se réveiller juste assez pour traîner son sac de fringues jusqu'à la voiture, se pelotonner sur la banquette et retrouver l'abri du sommeil. Tout mouvement superflu risquait de vous bannir du royaume du demi-sommeil, exilé dans la blême demi-veille, alors, mon frère et moi, nous marchions tels des zombies, lents et mutiques jusqu'à nous affaler sur le siège arrière, où chacun se blottissait dans son coin préféré, humant le revêtement, cul à cul, avec l'allure d'un test de Rorschach. Que voyez-vous dans cette image? Deux frères qui partent dans des directions opposées.

Nous venions de cesser d'être jumeaux. Nous étions nés à dix mois d'écart, et jusqu'à ce que j'entre au lycée nous étions appariés, plutôt siamois que fraternels ou identiques, définis par une inquiétante inséparabilité. Nous étions rattachés non par la hanche, la rate ou le système nerveux, mais en ce point bien plus crucial : celui où le moi rencontre le monde.

Il y avait quelque chose dans l'ADN humain qui poussait les gens à dire : « Benji&Reggie, Benji&Reggie » en chantonnant, comme si nous étions des personnages de dessin animé ou des mascottes de bonbons à vingt-cinq *cents*. Les rares fois où quelqu'un nous surprenait seul, la première chose qu'il demandait, c'était : « Il est où, Benji? » ou bien : « Il est où, Reggie? », sur quoi nous offrions un compte rendu exhaustif de la localisation de notre autre, en nous hâtant d'inclure le contexte, comme gêné d'être surpris en plein soleil avec seulement une moitié d'ombre : « Il est au village. Il a perdu sa casquette Cat Diesel Power

à la plage, alors il est allé s'en racheter une chez le soldeur. » Et l'interrogateur opinait solennellement : l'amour de Reggie pour sa casquette Cat Diesel Power, nourri par les films de routiers des années soixantedix, était de notoriété publique.

Il y avait l'été, et puis il y avait le reste du temps. Le reste du temps, avant d'être séparés chirurgicalement, on nous voyait faire les mannequins pour le rayon Garçons de Brooks Brothers : en élégante chemise blanche oxford, par exemple, rentrée dans le pantalon pendant les cours, claquant au vent, doucement rebelle, après le retour à la maison. L'école primaire que nous fréquentions exigeait que nous soyons en veste et cravate, alors on s'exécutait. Nos poignets finissaient toujours par dépasser des manches de veste, malgré les efforts de notre mère pour défaire l'ourlet à temps. Les cravates étaient généralement de l'espèce dite à clip, mais nous en avions quelques-unes que notre père nouait au début de l'année scolaire, et dont nous passions ensuite neuf mois à desserrer et resserrer le nœud, de plus en plus gras et poisseux à mesure que nos doigts de gamin suintaient dessus. Nous avions un blazer bleu et une veste beige en velours côtelé par tête de pipe, portés en alternance sur un pantalon de flanelle gris et un pantalon de toile kaki. J'étais un peu plus grand, ce qui nous aidait à trier lequel était à qui, mais ne suffisait pas toujours.

À quoi on ressemblait en descendant Lexington, en traversant la 62^e, sur le chemin de l'école et de la maison ? Je me rappelle un jour de l'année de cinquième où un vieux Blanc nous a arrêtés à un coin de rue pour nous demander si on était fils de diplomate.

Petits princes d'un pays africain. L'Onu était à quelques centaines de mètres. Il faut dire que... pourquoi des Noirs s'habilleraient ainsi? J'ai levé les yeux vers ses dents moussues et croassé un minuscule « Non » avant de traîner Reggie vers le passage piétons, tandis que se réactivait le réflexe ne-parle-pas-aux-étrangers/tout-le-monde-est-pédophile. La télé était notre nounou, certes, et c'est dans ses films sévèrement didactiques que nous apprenions comment traiter les inconnus. Nous consultions avidement ses manuels, en gloussant d'un air supérieur devant ces histoires de gamins blancs délaissés qui tournaient mal, ce triste cortège d'auto-stoppeurs adolescents potelés et vulnérables, ces bons élèves qui, se bourrant de pilules face à l'« obligation de réussir », se muaient en voyous. Quand des inconnus nous accostaient dans la rue pour nous poser des questions, on savait quoi faire. Ne t'arrête pas, mon frère. À quoi il ressemblait? À un avocat du cabinet Blanc-Bec & Beauf. À quoi on ressemblait? Je n'en sais rien, mais sa question, jamais on ne nous la poserait à Sag Harbor. On se fondait dans le paysage.

L'été, on se dissociait, dans la mesure de nos pathétiques moyens. Libérés du code vestimentaire, que faire? En tant que faux jumeaux, nous ne pouvions nous affranchir de notre amour de l'uniforme. Chaque jour nous portions la même marque de tee-shirt, mais de couleurs différentes, avec des floccages différents. Tous les deux ou trois mois notre mère nous achetait des vêtements chez Gimbels — les caméras de surveillance la surprennent en train de chercher pitance pour sa portée, de murmurer : « Ça en deux exem-

plaires, ça en deux exemplaires » — puis les balançait dans notre cage pour qu'on pousse des jappements de hyène sur qui aurait quoi. Tu veux la chemise marron ? T'as intérêt à réagir vite, sinon tu porteras l'autre, couleur olive, jusqu'à Noël. Le pyjama R2-D2 pour toi, le C-3PO pour moi. Fallait être rapide. Les fringues, c'était vital.

Si on forçait les pages de l'album photos, nous formions une espèce à part : Voilà Benji&Reggie avachis parmi les herbes de la plage, appuyés au capot de la voiture de location, blottis sur un banc devant le marchand de glaces. Un frère en polo Izod bleu pastel, l'autre en Izod cramoisi moucheté d'Häagen-Dazs. Se tenant par les épaules en une strangulation mutuelle, toujours avec le même tee-shirt, à un seul détail près — cette distinction cruciale qui faisait toute la différence. La même chose, avec une nuance, et ce petit coin tordu de différence résumait toutes nos aspirations.

Notre expression, d'une photo à l'autre ? Moi : contrarié et dyspeptique, les yeux plissés de malaise face à un nouveau désordre du monde, avec une bulle qui demandait : « Sommes-nous autre chose que des fourmis sous une loupe ? » et « Est-ce ainsi que passeront nos jours, poussière de confettis tombant dans un sablier ? » Si on a jamais pu me qualifier de précoce, c'est uniquement par cette conscience prématurée de la fameuse terreur existentielle. Pour le reste, je lambine, je suis le mouvement. Ma patte ? Pas de doute, elle traîne.

Dites : *Cheese*. Et Reggie ? Il grimace, bien sûr, les yeux qui louchent, la bouche tordue, il fait les cornes, agite sa sébile cabossée pour attirer un gramme d'at-

tention, denrée rare et précieuse dans la famille. On voulait être séparés, on le savait, mais on ne pouvait le supporter que par degrés infimes. Alors, quand notre père s'est pointé avec des souvenirs soldés des JO de Montréal 1976, j'ai chopé le tee-shirt du javelot, Reggie celui du lancer de poids, et on a émergé du tunnel des vestiaires au grand soleil du stade. Été après été, toujours dans la même équipe. C'était bon de faire partie d'une équipe, même si on n'était que deux.

Y a-t-il un chirurgien assez doué pour entreprendre cette opération à risques, séparer ces malheureux siamois? C'est là qu'intervient le docteur Puberté, les bras savonnés, emblousé jusqu'à la garde, les mains au cul des infirmières, et incollable sur les dernières avancées de la science. Infirmière, aspirez! Le javelot et le poids : c'est exactement ça. Les hormones m'ont fait pousser, décoller du sol, grand et maigre, un jeune roseau cagneux, tout en angles pointus, tandis que Reggie, depuis toujours potelé des joues et des bras, enflait en une créature ronde et pinçable, douce et molle. De semaine en semaine on se désenchevêtrait, poil par poil — ces poils tout neufs. On appelait ça le collège.

Il n'y a pas eu de complications sur le plan physique. Mais quid des séquelles mentales, une fois coupée la connexion fantôme qui me faisait hurler de douleur si Reggie se cognait l'orteil et vice versa? Ma libération psychique s'est produite au printemps 83, en quatrième, grâce à la boum en rollers de Liza Finkelstein.

C'était la saison des bar-mitsva : époque de liesse par nature, *a fortiori* pour les fanatiques d'amuse-gueules

comme moi. Tandis que mes amis passaient leurs vénérables rituels initiatiques, j'accédai moi-même à l'âge de raison, sur le plan culinaire. Jusque-là, j'avais vécu une existence protégée de tout grignotage, hormis quelques transgressions à base de mini-hot dogs, de nems La Choy et autres beautés de l'école Préchauffer à 200°. Les plaisirs sensuels de la bar-mitsva tendance grand style, finances dans le rouge, merci le traiteur, comment ne pas m'aimer, furent donc une révélation. Je me rappelle mon émerveillement face aux plateaux en argent de hors-d'œuvre qui piquaient et voletaient dans les airs telles des soucoupes volantes d'un film de SF des années cinquante, abritant des formes de vie extraterrestres que je n'avais jamais envisagées, messagères de paix et de fraternité gustatives. Brochettes de poulet teriyaki, boulettes suédoises pataugeant dans leur mare brune, toutes sortes de sauces pour dips en abondance poisseuse et ténébreuse — de quoi donner le vertige, indépendamment des petits verres de vin casher.

Je m'étais habitué à être le seul Noir de l'assistance — si j'étais là, après tout, c'est parce que j'avais rencontré cet assortiment d'Abraham, de Sarah et de Danny dans une école privée de Manhattan — mais c'était assez instructif d'être le seul Noir à une bar-mitsva. Toute bar- ou bat-mitsva se doit d'avoir au moins un gamin noir avec une kippa perchée sur sa coupe afro — c'est un gag visuel irrésistible, et n'en parlons plus. Mais surtout, ça apprend audit gamin à détecter si oui ou non les gens qu'il voit du coin de l'œil sont en train de parler de lui — aptitude bien utile plus tard dans la vraie vie pour distinguer la per-

sécution authentique de la persécution imaginaire, le c'est-bien-de-ça-qu'il-s'agit de la simple paranoïa. « Qui est-ce ? — [*chuchotements*] Un copain d'école d'Andy. — Il est tellement altier et digne, on dirait un petit Sidney Poitier. [*chuchotements*] Ou un fils de diplomate africain ! »

Je finissais par avoir de la compagnie quand l'éventuel groupe de R'n'B se lançait laborieusement dans l'inévitable séquence de tubes Motown, incluant obligatoirement « Super Freak » de Rick James... tandis que Liza Finkelstein, sombre et silencieuse, broyait dans son poing serré son carton de plan de table en nous maudissant tous. Ses parents étaient avocats, défenseurs des droits civiques — je ne savais pas ce que c'était, d'ailleurs, sinon que ça amenait Liza à s'écrier : « Mes parents y étaient ! » un jour par an, lorsqu'un prof mentionnait la marche sur Washington. Ses parents respectaient toutes les races, toutes les couleurs de peau, et toutes les religions hormis la leur. Selon quelque savant algorithme de gauchiste, ils étaient arrivés à la conclusion que les traditions de leur foi étaient bidon, ce qui obligerait Liza à ronger son frein avant d'accéder au monde des invitations calligraphiées dans leurs belles enveloppes RSVP.

La révolte fait son chemin goutte à goutte. Certes, le « Mes parents y étaient ! » de Liza diminuait d'enthousiasme année après année, mais je crois que c'était la saison des bat-mitsva, avec leurs fastes exubérants et leurs merveilleux cortèges de présents, qui la plissait ainsi en des moues de plus en plus extrêmes. Quel exil ! Vint ce beau matin de printemps où M. Johnson, notre vieux hippie de prof d'anglais, mentionna la